

—Une calomnie !

—Mlle Sorel ne s'est pas compromise.

Mme Joubert devint très pâle.

—Elle et lui, poursuivit le journaliste, nés dans la même petite ville bourguignonne, à Longereau, si je ne me trompe pas, étaient amis d'enfance, mieux que cela encore, presque frère et sœur de lait, la mère de Marie ayant été la nourrice d'André. Celui-ci, pauvre garçon ! est venu à Paris pour y trouver la mort. Il avait voulu se rapprocher de Marie ; il l'aimait.

—Et elle ne l'aimait pas, elle.

—Elle ne l'aimait pas. Et cependant, — ô mystère du cœur de la femme, — quand elle vit qu'il voulait se tuer pour elle, elle lui dit :

—“André, ne meurs pas, je veux que tu vives, ne meurs pas André et je t'aimerai, je t'adorerai !”

—Elle était pauvre, n'était-ce point là une comédie pour se faire épouser ?

—Oh ! madame ! Non, il n'y avait pas là un jeu de comédie ; elle ne voulait pas ce mariage et ce n'est que lorsqu'elle a vu combien il lui était dévoué qu'elle a consenti.

—Ainsi, ce fut uniquement pour la faire son héritière que M. Clavière l'a épousée.

—Mon Dieu, oui, madame.

—Ce notaire, dont vous venez de parler, ne se nomme-t-il pas M. Mabillon ?

—Oui, madame.

—Lui et le docteur Chevriot étaient des amis de M. Clavière ?

—Assurément. C'est le docteur Abel, sans doute appelé par André Clavière, qui a soigné Marie Sorel.

—Soigné, dites-vous ?

—Ah ! vous ne savez pas cela. Un peu avant le mariage, Marie Sorel a voulu se suicider par le charbon.

—Que me dites-vous là !

—Couchés sur son lit, ne donnant plus signe de vie, elle allait mourir, elle mourait quand, heureusement, André Clavière et quelques autres personnes pénétrèrent dans le logement en enfonçant les portes. Aussitôt appelé, comme je vous l'ai dit, le docteur Abel acheva, grâce à sa science et à ses soins, ce que l'air pur envahissant la chambre avait commencé.

—Mon Dieu, mais tout cela est effrayant.

—Ce sont les drames de la vie, madame.

—Pourquoi cette malheureuse voulait-elle mourir ?

—Une grande douleur, le désespoir ; l'homme qu'elle aimait, à qui elle s'était fiancée, venait de l'abandonner.

—Sans doute M. Clavière n'ignorait pas qu'elle eût un amoureux.

—Il le savait.

—Oh ! Il l'épousa et mourut pour elle.

—Une éclatante preuve d'amour donnée à une femme, un de ces dévouements rares qui anoblissent l'homme.

—Soit ; mais vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur, il est difficile de comprendre, s'il n'y avait pas là un calcul, que Mlle Sorel ait pu consentir à accepter le nom de celui qui est mort de la main de l'homme qu'elle aimait.

—Pardon, madame, mais nous ne nous entendons pas du tout.

—En ce cas, expliquons-nous : l'adversaire de M. Clavière, dans ce duel funeste, était le baron de Simiane, un assez triste personnage.

—Un viveur qui a toutes les qualités, tous les défauts, tous les vices des coureurs d'aventures parmi lesquels il s'est lancé.

—Eh bien, M. de Simiane n'était-il pas le fiancé de Mlle Sorel ?

—Mais non, madame.

—Mais, alors, quelle a donc été la cause du duel ?

—On a parlé d'une querelle qui s'était élevée entre les deux hommes, mais la véritable cause du duel est restée ignorée, le baron et les témoins ayant gardé la chose secrète ; du reste, les témoins eux-mêmes ne savaient peut-être pas exactement ce qui s'était passé.

Cependant, aujourd'hui, la cause du duel m'est connue.

—Ah !

—Je tiens la chose du baron de Simiane lui-même.

L'année dernière, un jour que j'entretenais le baron à ce sujet, il me répondit :

“Etant l'ami intime de son fiancé, je connaissais Marie Sorel ; elle me plaisait, et, secrètement, j'enviais le bonheur de mon ami. Quand il y eut rupture entre eux — cette rupture était forcée, — je crus pouvoir m'emparer, sans coup férir, de la place abandonnée. Je croyais que Marie Sorel était pétrie de la même pâte que tant d'autres filles, je me trompais.

“Je me présentai audacieusement chez Mlle Sorel, qui était encore sous le coup de sa douleur et lui demandai de me donner la succession de mon ami... Je fus repoussé avec perte et me retirai tout déconfit, honteux comme un renard à qui l'on vient de couper la queue.

“Au bas de l'escalier, je me croisai avec un jeune homme très bien mis, de belle tournure, joli garçon ; c'était André Clavière. Il venait voir Mlle Sorel. J'ai su depuis que c'était la première visite qu'il faisait à la jeune fille.

“Elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et moi ; ce fut un malheur, car l'amoureux provincial s'indigna et conçut le projet de venger Marie Sorel. De là le duel.”

—Hélas ! fit Mme Joubert, le dévouement de ce brave garçon devant lui coûter la vie, M. André Clavière était une riche nature.

—Il l'a trop bien prouvé.

Après un bout de silence :

—Monsieur, reprit Mme Joubert, est-ce que le nom du fiancé de Mlle Sorel n'a pas été mêlé à ce drame ?

—Il n'a pas été question de lui.

—C'est assez singulier.

—Autre sentiment délicat des journalistes, madame.

—Cependant il méritait...

—Peut-être, madame. Il rompait avec Mlle Sorel contrairement et forcé.

—Ah ! Et pourquoi ?

—Il se mariait ; il épousait une jeune fille du monde et un grand nom. On ne pouvait pas un jour de noces porter au cœur de la jeune épouse un coup terrible, peut-être mortel.

—C'est vrai.

—A cette occasion, j'eus l'honneur d'avoir la visite du père de la jeune femme ; il venait me prier de ne rien dire au nom de la tranquillité, du bonheur de son enfant. J'ai su qu'il avait vu ainsi ou écrit à mes confrères.

—Oh ! ah !, je comprends bien tout ce qu'on peut faire en vue du bonheur de son enfant.

Mais le monsieur, qui se faisait appeler Lucien Gervois, Mlle Sorel a-t-elle su son véritable nom ?

—Assurément, M. Clavière n'ayant aucune raison de le lui cacher après la rupture.

—Et ce nom, monsieur, est-ce qu'il vous est défendu de me le faire connaître ?

—Nullement, madame. Il y a trois ans j'aurais pu hésiter, mais aujourd'hui. Celui qui se faisait appeler Lucien Gervois est le comte Maxime de Rosamont, actuellement premier secrétaire d'ambassade en Autriche.

—N'est-ce pas ce comte de Rosamont qui a épousé une des filles du marquis de Noyons ?

—Louise de Noyons, oui, madame.

Mme Joubert resta un instant songeuse.

—Enfin, monsieur, reprit-elle en relevant la tête, cette pauvre Marie Sorel a été indignement trompée.

—C'est l'histoire de beaucoup de jeunes filles qui ont le malheur d'aimer quelqu'un indigne d'elles.

—Oui, monsieur ; mais, dans la vie, que de choses tristes et douloureuses !

—Que voulez-vous, madame, elle est faite ainsi, la vie, il faut l'accepter telle qu'elle est, avec ses joies passagères, ses laidours, ses écœurements.

Rien n'est changé depuis des siècles, c'est toujours la même